

La Nuit de l'Orcière

Du même auteur chez À vue d'œil :

Le Secret du docteur Favre

Pierre Petit

La Nuit
de l'Orcière



© Presses de la Cité, un département de Place des
éditeurs, 2018.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0293-5

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Le vent du sud avait forcé dans la nuit et, n'ayant rien perdu de sa malice avec le jour, faisait battre à coups sourds la porte de la sacristie. Les courants qu'il y déléguait venaient tourner autour des jambes de l'abbé Dufresne, qui s'habillait pour la cérémonie en pensant que vraiment, pour une fin mai, ce n'était pas un temps de saison.

Les enfants de chœur, entrés par la porte de derrière, avaient apporté avec eux de lourdes bouffées d'air humide, que le poêle à mazout, au centre de la pièce, avait bien du mal à réchauffer. Les deux garçons, à leur habitude, se disputaient bruyamment la plus neuve des soutanes, la moins rapiécée donc et aussi la plus longue, celle qui, quand ils s'agenouilleraient, protégerait leurs genoux couronnés. Tout à ses pensées, l'abbé s'abstint de franchir les quatre pas qui le séparaient des belligérants et, en deux taloches, de mettre fin au conflit, lequel d'ailleurs s'achevait sur un bruit de gifles et un « Aïe ! » indigné. Point n'était besoin de se

retourner pour savoir que c'était Robert Tiercelin qui souffrirait des genoux et Jean-Paul Bouillet que les siens épargneraient. Bien que les deux garçons fussent de taille et poids comparables, le jeune Tiercelin n'était pas de force contre son rival, fils de forgeron dressé par son père à l'usage d'un marteau presque aussi gros que lui, et pourvu de biceps en rapport. Plutôt que d'intervenir après la bataille, l'abbé prit note, pour la prochaine fois, de procéder lui-même à l'attribution des soutanes.

En nouant sur l'étole le cordon de son aube, il pensait aux protagonistes du mariage qu'il s'apprêtait à célébrer. Curé de Saint-Issiaume, sur les contreforts du Haut-Forez, il connaissait bien Louise, unique descendante de sa famille, qu'il s'apprêtait à marier. Les Bouterie étaient une dynastie de gros fermiers largement pourvus en terres et bois, et qui allait s'éteindre. Marius, père de Louise, en était le dernier mâle, veuf de Marguerite, morte en couches de leur deuxième enfant, un garçon qui n'avait pas vécu. Louise avait alors cinq ans. Le profond chagrin de Marius avait très vite tourné à l'aigre. Il en voulait à la

terre entière de ce double deuil, et sa rage avait découragé toutes celles avec lesquelles il aurait pu convoler par la suite. Aussi riche pût-il être, l'ours mal léché qu'il était devenu ne retrouva jamais chaussure à son pied.

Ce ne fut pas sans conséquence pour sa fille unique, à laquelle il ne pardonnait pas d'être en vie. Certes il n'alla jamais jusqu'à la battre, même dans son enfance – on ne battait pas les femmes, chez Bouterie. Il la traitait comme, à l'époque, on traitait les garçons dans les fermes du Plateau, c'est-à-dire en valet. Sitôt revenue de l'école elle était mise à des tâches qu'elle accomplissait sans jamais rechigner ; leçons et devoirs viendraient après. Mais quoi qu'elle fît son père ne put jamais se forcer à lui témoigner de l'affection. Il est vrai qu'en dépit de son caractère de garçon manqué elle ressemblait tellement à sa mère...

Marguerite fut remplacée, pour les tâches domestiques, par une série impressionnante de servantes de tous âges, qui se succédèrent à une cadence à faire jaser dans les chaumières. Certaines qui, malgré la réputation de leur employeur, s'étaient embauchées en pensant

l'apprivoiser, voire s'en faire épouser, furent celles dont la durée d'emploi fut la plus courte. L'abbé Dufresne, leur confesseur, aurait pu en dire long sur les manœuvres auxquelles elles s'étaient livrées pour parvenir à leurs fins et, bien qu'il ne lui en eût pas touché mot, sur les stratégies d'évitement de Marius Bouterie. Maria, dernière de la série, avait passé le cap des douze mois de présence chez Bouterie. Portugaise d'âge canonique, débarquée de Guarda dans une famille de maçons, sa connaissance rudimentaire du français lui permettait d'ignorer les imprécations de son employeur. Et le plus vétilleux des critiques n'aurait rien pu trouver à redire à la qualité ni à la célérité de son travail. L'arthrose ayant fini par avoir raison de sa constance, il y avait plusieurs mois qu'elle avait rendu son tablier et que Marius vivait seul sans vraiment lui chercher de remplaçante.

Dédaignée voire repoussée par son père, Louise eût connu une enfance des plus malheureuses sans sa grand-mère maternelle, Mélanie Doutras, veuve de Maxime, fusillé par les maquisards en août 1944, comme collaborateur, et réhabilité six mois plus tard avec les

excuses de la République. Il s'agissait, disait la lettre officielle, d'une regrettable erreur. De fait, chaque dimanche en sortant de la messe, Mélanie croisait le dénonciateur de Maxime, seul concurrent, sur Saint-Issiaume, de son négoce de matériaux, fourrages, aliments du bétail et charbon. À peine Maxime refroidi, l'autre était venu proposer à sa veuve de racheter le commerce pour la moitié de sa valeur, bouchée de pain que la pauvre Mélanie avait été bien obligée d'avaler. Bien contente de n'être pas, elle aussi, passée par les armes comme il en avait été question un instant dans les discussions entre fusilleurs. La somme lui avait tout de même permis, sans trop entamer le magot amassé par trois générations de négociants, de s'acheter une petite maison à la sortie de Saint-Issiaume. Elle y vivait de ses rentes et y gâtait son unique petite-fille chaque fois qu'elle en avait l'occasion. Ce qui était souvent.

La ferme des Bouterie se trouvait dans un hameau de trois maisons, à deux kilomètres du village, au nord-ouest en tirant sur le Puy-de-Dôme. Louise, qui allait à pied à l'école et en revenait de même, déjeunait chez sa grand-mère

les jours ouvrables ; même le jeudi où, n'ayant pas cours l'après-midi, elle eût pu rentrer à la maison. Cela avait été un déchirement, pour l'une comme pour l'autre, quand Louise était allée en pension à Saint-Étienne faire ses études secondaires, obligeant son père à prendre un valet pour les tâches de la ferme. Chez Bouterie, les femmes, même mal aimées, étudiaient à la hauteur de leurs moyens intellectuels, et ceux de Louise étaient loin d'être négligeables. La séparation avait duré ; après un bac obtenu de justesse, Louise avait suivi des cours de comptabilité et de secrétariat dans un cours privé. Elle logeait dans un foyer et ne rentrait que le samedi, ce qui était bien assez tôt pour son père.

Grand-mère et petite-fille, qui n'avaient jamais cessé de s'adorer, trouvaient le moyen de se voir le dimanche, où Mélanie invitait son gendre à déjeuner en compagnie de l'abbé Dufresne. Pas mauvais bougre, malgré son caractère de dogue, Marius acceptait presque toujours et se montrait alors plutôt bon compagnon. On pourrait même dire que Mélanie était la seule exception à sa misogynie universelle. Il est vrai

que, lors du mariage, elle avait largement doté sa fille et que la dot de Marguerite avait permis d'acheter enfin un champ enclavé, convoité par trois générations de Bouterie. Et puis, entre veufs...

Pour l'abbé Dufresne, ces invitations du dimanche étaient l'occasion, comme on dit sur le Plateau, de « sortir son ventre de la misère », car Zélie, la bonne immémoriale qu'en sus du presbytère il partageait avec son vicaire, élevait la mauvaise cuisine au rang des beaux-arts. Chez les prêtres de Saint-Issiaume, c'était le moins qu'on pût dire, la chère était souvent bien triste.

Une fois réglée, par le moyen que nous avons vu, la question des soutanes, le conflit avait repris entre les deux garçons. Il s'agissait de savoir lequel, muni du rat-de-cave, irait allumer les cierges à mécanique de l'autel et ouvrir le missel à la bonne page, tâches nobles et publiques, pendant que l'autre s'abaîsserait dans l'ombre à préparer les burettes, garnir le ciboire, et disposer suivant le rite calice, patène, pal et corporal. Cette fois, l'abbé décida

d'intervenir avant que les choses ne s'enveniment et, d'autorité, remit la mèche allumée entre les mains de Robert Tiercelin. Non sans noter au passage le regard de triomphe de celui-ci et le pincement de lèvres de l'autre. Il y aurait des représailles, restait à souhaiter qu'elles aient lieu après le mariage.

Il restait dix minutes avant la cérémonie. Ayant enfilé sa chasuble, l'abbé entrouvrit la porte qui donnait sur le chœur. Un brouhaha montait de la nef, qui s'emplissait lentement. La noce en avait terminé avec l'état civil. L'église promettait d'être pleine, ce qui n'étonna pas le prêtre ; bien que peu prolifique et réduite à sa plus simple expression, la famille Bouterie était une de celles qui comptaient ou avaient compté sur le canton ; jusqu'à la mort de Marguerite, chaque génération de Bouterie avait réussi à produire un héritier mâle qui reprenait la ferme et la faisait prospérer sans se faire trop d'ennemis. De plus, ils avaient toujours bien marié leurs filles et, sous ce rapport, il semblait que Louise ne fît pas exception à la règle.

Mais, s'il connaissait bien la mariée, il ne savait pas grand-chose de son futur mari. C'était

Louise elle-même qui, un matin de mars, était venue lui annoncer son mariage et fixer la date de la cérémonie au troisième samedi de mai. Il n'y avait pas eu de fiançailles, qui eussent alerté le prêtre. Quant au jeune homme, personne ne pouvait se vanter de l'avoir vu à Saint-Issiaume. Originaire du Ramelat, paroisse minuscule à la frontière entre la Haute-Loire et le Puy-de-Dôme, c'était, pour ainsi dire, un étranger. Autre département, autre diocèse, autant dire la Lune ! Muni du certificat de baptême, l'abbé Dufresne s'était enquis par téléphone, auprès de son collègue du Ramelat, des tenants et aboutissants de la famille Chevrier ; en particulier de son dernier représentant, Robert, qui aspirait à la main d'une de ses ouailles.

Tout en disposant le registre sur la table près de la fenêtre, pour les signatures, le curé se remémorait la conversation téléphonique avec l'abbé Notton, curé du Ramelat. La voix était râpeuse, vieille mais ferme, et l'accent presque méridional.

« On ne peut pas dire que je connais bien Robert Chevrier, même s'il est mon paroissien. Je le reçois une fois l'an à confesse et ne le

vois à l'église que le dimanche de Pâques. Pour tout vous dire, je ne connais pas non plus très bien sa famille, qui n'est pas d'ici. Les Chevrier viennent de Baques, un village en balcon sur la plaine d'Augères mais qui dépend d'Arèles. Et c'est le Puy-de-Dôme...

— Comment se fait-il, alors...

— Il vit avec son père, dans une ferme rénovée, en plein bois, à deux kilomètres du Ramelat en montant sur le suc des Fouilles. Ça s'appelle l'Orcière, probablement parce qu'autrefois il y avait des ours. L'endroit est beau si l'on ne craint pas la solitude... C'est là que sa femme est morte. »

L'abbé Dufresne avait failli lâcher le combiné. Se reprenant, il avait balbutié :

« Vous... vous êtes en train de me dire...

— Qu'il a déjà été marié. Avec une fille de Fontbonne. Je n'en sais pas beaucoup sur elle. Elle était orpheline. C'est moi qui les ai mariés, et pas le curé d'Arèles. Pourquoi ? C'était en 60. Ils étaient majeurs tous les deux ; elle, depuis trois semaines. Le jeune ménage est venu s'installer ici. D'abord j'ai cru que la jeune fille était... vous voyez ce que je veux dire... mais les mois ont